

Romain Rolland et le Front Populaire

Fragments du *Journal* non édité - avril à juillet 1936

Journal de Romain Rolland. BnF. Département des Manuscrits. Fonds Romain Rolland. Cote NAF 26574. Octobre 1935-fin juillet 1936
Pour les fragments présentés ici : transcriptions de la p.102 à la p.134

p.102-104

6 avril. – Boris Mikhaïlov, correspondant de la Pravda à Paris m'est envoyé par son *Journal*, pour avoir un message au Congrès international des jeunesses communistes, qui se tient actuellement à Moscou. Je le reçois très nerveusement d'abord, car je suis exaspéré par les demandes perpétuelles d'appels, de saluts, de protestations, etc. qui me dévorent toute ma vie. Pas un seul jour, sans une ou deux. Et avec un sans-gêne vraiment russe, ce sont des télégrammes qui me réclament des réponses télégraphiques de 100 ou 200 mots, - sans aucune indemnité pour les frais. Pour ce seul Congrès des jeunesses, 4 demandes télégraphiques de 4 journaux différents, de Moscou. En même temps, appels de Pologne, de Hongrie, d'Autriche, d'Allemagne, d'Italie et jusque du Brésil. Mon travail personnel est anéanti. Et ce gaspillage insensé est aussi bien au détriment de ceux qu'il met ainsi en contribution permanente, que des vraies causes importantes, pour lesquelles il faudrait nous ménager.

Mais après les premières minutes d'impatience, où je lave la tête à la presse soviétique, en la personne de Mikhaïlov, je reconnais en celui-ci un homme sérieux, intelligent, désabusé, qui comprend trop les fautes qu'on commet, et qui est forcé de faire son métier.

Il est profondément pessimiste, en ce qui concerne la situation présente. Il dit qu'on a été à deux doigts de la guerre, il y a quelques semaines, au lendemain de l'entrée Hitlérienne en Rhénanie. L'état-major français voulait la guerre. Et c'était bien ce que craignait l'état-major allemand, qui tentait de s'opposer au défi porté par Hitler. Le plus grave est que la dangereuse expérience ayant

réussi, son ascendant a considérablement grandi, et l'état-major allemand maintenant est pour lui. Son exaltation de volonté en sera accrue. Tout fait prévoir qu'avant un mois, il renouvellera sa *Machtprobe*, par un « put motorisé » en Autriche. Et, cette fois, ce sera la guerre. Mais dans quelles conditions ? L'Angleterre qui a montré de si troubles faiblesses pour l'Allemagne hitlérienne, ne fera-t-elle pas finalement entente avec elle ? Et la France trouvera-t-elle un contre appui dans l'Italie, qui semble mener des conversations secrètes avec Hitler ? – Mikhaïlov est frappé et presque désespéré du rayonnement que le fascisme peut avoir sur les jeunesses. Il ne parvient pas à se l'expliquer. Il dit que même les jeunes communistes allemands qui viennent d'Allemagne, où ils ont mené le périlleux combat illégal depuis plusieurs années, sont contaminés par les forces de pensée et de parole national-socialistes.

Finalement, il arrive à extraire de moi, en conversation, le message qu'il était venu chercher. J'engage la jeunesse soviétique à ne pas se satisfaire de la situation matérielle rétablie en URSS et du confort ou des victoires stakhanovistes, - mais à se tenir toujours dans l'état de veille et de garde où ont vécu leurs pères de la génération d'Octobre et de la guerre civile.

p.104

Jean-Christophe participe à l'action présente. Dans la puissante manifestation du peuple travailleur de Paris, à Buffalo, le dimanche 5 avril (80 000 manifestants), le député Maurice Thorez dit :

« Que Hitler déchire les contrats, mais nous resterons, nous prolétaires, ouvriers, paysans de France, les amis des ouvriers et

des paysans d'Outre-Rhin, les frères du Jean-Christophe de Romain Rolland ! »

p.104-105

Il n'est pas mauvais pour nous que les chefs de l'Eglise de France aient fait publier cette année un « Catéchisme politique », (sous le titre : « Principes catholiques d'action civique » par D. Lallemand, prof. à l'Institut Catholique de Paris, - ouvrage approuvé par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, Desclée de Brouwe, éd. Paris. – Nous y tenons la certitude de leur inimitié officielle, de leur opposition fondamentale et irréductible à tout ce qui nous fait vivre et agir. Condamnation formelle du socialisme. Apologie d'un corporatisme qui associe en les subordonnant les ouvriers aux patrons : (les textes les plus décisifs proviennent du pape infâme qui s'est vendu au fascisme : Pie XI ; - affirmation massive de la propriété individuelle et familiale et des droits des riches, en les termes qui suivent :

p.162-163

« Nul assurément n'est tenu de soulager son prochain en prenant sur son nécessaire ou sur celui de sa famille, ni même de rien retrancher de ce que les convenances ou la bienséance imposent à sa personne. Mais, dès qu'on a suffisamment donné à la nécessité et aux convenances, c'est un devoir de verser le superflu dans le soin des pauvres. – C'est un devoir, non pas de stricte justice, sauf dans le cas d'extrême nécessité, mais de charité chrétienne, un devoir, par conséquent, dont on ne peut poursuivre l'accomplissement par les voies de la justice humaine ... »

« On voit que l'enseignement de l'Eglise maintient, dans cette importante question, avec le droit à la possession des particuliers des biens dont ils ont la propriété et l'administration, la possibilité de l'exercice, par eux, de la charité ... Cet exercice de la charité ... constitue un devoir impérieux devant Dieu, devoir de la nature auquel cependant il résulte qu'on n'en saurait exiger l'accomplissement par des voies de justice humaines ».

Je ne saurai dire le dégoût et l'aver-sion que m'inspire cet évangile sophistiqué, mis au service de l'égoïsme oppresseur des riches par ces laquais galonnés de la haute Eglise.

Il est très bon que nous ne conservions plus aucune illusion à leur égard. Delenda est Ecclesia.

p.106

Félicien Challaye mène une campagne violente contre ceux qui, à la suite de mes Ap-pels dans Vendredi, dénoncent le danger Hitle-rien et cherchent à rassembler les forces de la France, de l'Angleterre et de l'URSS pour le maintien de la paix. Il en vient à calomnier mon action antifasciste internationale, en af-firmant que je me désintéresse des souffrances des Italiens opprimés par le fascisme, et des autres peuples opprimés. Le Comité pour la défense des emprisonnés italiens a beau pro-tester par lettre ouverte, et rappeler tout ce que j'ai fait et fais contre le fascisme italien, Challaye non seulement se refuse à publier ce démenti, mais persiste à faire reproduire aux Cahiers des Droits de l'Homme son accusa-tion contre moi, sans rien y changer.

p.106-107

Mais à la fin d'avril, il devient très dif-ficile aux « pacifistes intégraux » de nier l'im-minence du danger hitlérien. – qu'ils se refusaient à reconnaître, en février, quand ils me traitaient furieusement d'« alarmiste », pour mes articles de Vendredi. Et je note, même chez ceux qui m'attaquaient, une ten-dance à ne plus mentionner de moi que les écrits ou les phrases (même des articles de Vendredi) qui peuvent être utilisées par eux pour le maintien de la paix.

p.107

4 mai. – Effondrement de l'empire d'Abyssinie. Le négus et le gouvernement fuient du pays par Djibouti. – Stupeur de l'An-gleterre. Jamais son gouvernement n'a mani-festé une telle incapacité à voir, prévoir, et agir. C'est la plus amère défaite qu'ait à enre-gistrer, depuis des siècles son Foreign Office. – Et elle sera suivie de beaucoup d'autres. – Ce ne serait rien, si la S.D.N et les démocra-ties Européennes n'étaient associées à cette déroute. Les fascismes triomphent. – Nous les combattons, jusqu'au dernier souffle.

p.107-108

Nous ne devons jamais cesser de veil-ler à ce que notre mouvement antifasciste ne soit pas exploité au profit du nationaliste mili-

tariste. Il est certain que c'est un danger, dont nos amis ne s'avisent pas toujours assez. Le brave général Poudroux m'adresse (4 mai) au nom du Rassemblement universel pour la Paix (Pierre Cot, Racamond, Langevin, F. Jourdain, Rivet, Herriot, Jouhaux, Cachin, V. Basch)

- le texte d'un Appel accepté à l'unanimité par la Conférence Internationale tenue à Genève, les 27 et 28 avril, sous la présidence de Lord Cecil.

Cet appel proclame que « la Paix ne peut être sauvée qu'en appliquant quatre principes », dont le premier est : « L'inviolabilité des obligations résultant des traités ». (Cette impudente rédaction semble décréter l'inviolabilité des traités de Versailles, etc.)

p.109

Les élections de fin avril, début de mai, assurent la victoire écrasante du Front Populaire : le pouvoir passe aux mains des Socialistes, dont le chef est Léon Blum. Les communistes, qui forment une minorité importante (72), l'ont assuré de leur appui, - sans toutefois accepter la participation au pouvoir.

p.111

Reçu de Paris (16 mai) ce télégramme :

« 400 élèves et professeurs Université ouvrière réunis pour fêter succès front populaire acclament leur président d'honneur Romain Rolland. — Cogniot, secrétaire général. »

En les remerciant (19 mai), je les mets en garde :

« Oui, nous devons nous réjouir de la victoire aux élections. Mais ce n'est encore que le premier choc dans la bataille. La vraie bataille reste à livrer. — Et sans tarder ! — Je m'inquiète de tout ce long mois perdu, livré aux mains d'un pouvoir plus que suspect, qui laisse le champ libre aux pires ennemis. Etablissez une permanence de surveillance et de salut public ! Surtout veillez à la protection personnelle des chefs désignés du gouvernement de front Populaire, que menace jour et nuit, l'assassinat ! Pensez au meurtre de Jaurès ! Ses assassins sont toujours là.

p.111

Radio Marseille-Provence diffusé par Bordeaux P.T.T et par divers postes français, donne, le 18 mai, mon Danton, en son entier.

Le rôle principal est tenu par un acteur de la Comédie Française, Vidalin, qui joue assez intelligemment, mais dont la voix ténorisante ne convient nullement à Danton. Dans l'ensemble, l'interprétation est assez soignée, mais ne répond pas à mes intentions. La pièce (où l'on a eu le tort, par un excès de fidélité, de ne point faire de coupures) ne me plaît plus. Je l'écrirais aujourd'hui tout autrement. C'était une œuvre de collégien. Je m'étonne qu'un Péguy ait pu la préférer à Jean-Christophe. Et encore plus, que l'état-major du parti socialiste français ait acclamé les premières représentations. — Je la trouve, aujourd'hui, profondément entachée de pessimisme antirévolutionnaire, et de dédain aristocratique d'intellectuel. — Le style a, de plus, le grave défaut d'être un pastiche (trop réussi) du style 1793 ; il fallait une langue plus sobre et für alle Zeit.

p.115-116

C'est la semaine du Théâtre de la Révolution ! (il l'a attendu plus de 30 ans.)

Aragon me télégraphie, (24 mai), puis m'écrit, que, sur l'initiative du gouvernement, on montera, en juillet, mon 14 Juillet, sous le contrôle de la Maison de la Culture. Les représentations auraient lieu, au Chatelet, avec le concours de plusieurs acteurs de la Comédie Française, adjoints aux troupes ouvrières et à la Fédération Musicale Populaire. Jacques Chabannes, metteur en scène.

Et le compositeur Daniel Lazarus me télégraphie, le 25, pour me demander l'autorisation d'écrire la partition musicale.

p.116-117

5 juin — Pour la première fois dans l'histoire politique, un gouvernement socialiste prend possession de l'Etat en France. — Mais le plus grand est la prise de possession soudaine, des usines par les ouvriers en grève de la région parisienne. (bientôt suivie par ceux de province). Ce mouvement est absolument inattendu, même des chefs politiques, et il s'opère avec un ordre, une discipline, une tranquillité imposante. Les journaux ne paraissent plus. Le travail est partout suspendu. Nul n'a plus accès dans les usines en état de siège, - même les journalistes socialistes et communistes.

—Le soir du 5, j'entends à la radio (à tous les postes de la France) le discours -programme

de Léon Blum, retransmis aussitôt après en anglais, celui de Jouhaux, secrétaire général de la C.G.T., - le vrai maître de la situation, dictant avec calme et précision ses ordres (ou pour parler avec plus d'égards, ses instructions) aux ouvriers, au gouvernement, et à l'opinion. - J'imagine la commotion de stupeur, d'effroi ou de fureur, chez les « 200 familles », constamment visées et dénoncées depuis 3 mois, - chez la grande bourgeoisie industrielle et financière, qui était depuis 2 générations, maîtresse absolue de l'Etat, - quand elle a senti, ce soir, le filet des ondes, jeté par la main du syndicalisme et socialisme révolutionnaire, envelopper la France, - et eux, les gros poissons, pris au fond...

p.117

Le Comité Mondial contre la Guerre et le Fascisme, dont je suis le président d'honneur veut publier en brochure mes deux articles de Vendredi sur la Paix indivisible, et me demande d'y ajouter une Introduction.

p.117

Le Comité Mondial, enchanté de cette déclaration qui lui paraît exposer nettement et à fond le problème, m'écrit, le 5 juin, qu'il décide d'en donner lecture à l'ouverture de la deuxième séance de notre Réunion du Conseil de Présidence et du Secrétariat élargis des 6 et 7 juin. (sous le titre : - « Comment nous concevons la Paix. »

Je reçois, le 8 juin, cette lettre-télégramme de Paris :

« Conférence plénière Comité Mondial contre guerre et Fascisme envoie ardent salut à son grand chef R.R. champion paix aimé de tous peuples stop. Au moment entrée dans phase décisive organisation unité masse populaire dans lutte pour paix assurons R.R. notre fidélité à ses idées qui sont nôtres et nous conduiront à victoire. - Norman Angell. Heinrich Mann. André Malraux.

p.120-121

Dimanche 21 juin . - Jacques Chabannes vient de Paris me mettre au courant de la préparation des représentations du 14 Juillet. Gentil garçon, simple et aimable, - comme toute cette famille des Landowski, où il est entré par un mariage, - mais doué, comme elle, de l'aptitude d'évoluer perpétuellement dans les eaux officielles. Il me paraît s'occu-

per avec un grand zèle et non sans compétence de la mise-en-scène, il l'a minuté, avec précision. Sept compositeurs collaborent à la représentation : Ibert fait l'introduction, Auric le début du 1^{er} acte, Darius Milhaud le cortège de la fin du 1^{er} acte, Honegger et Koechlin, le 2^e acte ; Lazarus la fête du peuple de la fin. (Il m'en manque un ! Roussel) Picasso brosse le rideau. La mise en scène dispose de plusieurs centaines de figurants volontaires, ouvriers et révolutionnaires. Plusieurs acteurs dévoués du Théâtre français : Vidalin, Bacqué, etc. tiennent les rôles principaux. La 1^{ère} représentation sera donnée gratuitement, mais par invitations aux organisations ouvrières et de front populaire. Les autres représentations à des prix très bas.

Susceptibilités assez pénibles d'amis d'Albert Doyen, de sa veuve, qui auraient voulu qu'on donnât la première place à sa partition du Triomphe de la Liberté, - ce qui est matériellement impossible : car c'est une cantate, qu'on ne peut insérer dans une représentation sur la scène. Il s'agit de calmer ces exigences exaspérées et ces douleurs. Aussi, des vieux acteurs des temps jadis, qui s'indignent de ne pas être appelés.

Chabannes dit que, depuis la victoire du front Populaire, on assiste à des revirements d'opinion inattendus : on est assailli, jusqu'à l'écoeurement, par les quémandeurs adversaires les plus déclarés d'hier, qui protestent de leur amour et de leur fidélité au Front Populaire.

p.121

Quelques jours après, le Conseil Municipal de Paris, présidé par l'ex-préfet de police Chiappe, refuse l'autorisation de représenter le 14 juillet sur le théâtre (municipal) du Chatelet. C'est une vengeance du fasciste Chiappe, qui vient d'être invalidé par la Chambre du Front Populaire, pour son élection législative en Corse. C'est aussi un affront personnel qui m'est fait car, avant la guerre, le 14 Juillet était représenté officiellement à Paris. - J'admire l'incroyable ténacité de la haine contre moi. Elle ne désarme pas un seul jour, depuis vingt ans.

p.127-128

*Jacques Chabannes (20 juillet) :
« Le succès est prodigieux. Il a dépassé nos espérances optimistes. Les repré-*

sentations se déroulent devant une foule énorme, qui souligne chaque réplique dans un enthousiasme indescriptible Hier, samedi, c'était le paroxysme ! Il y avait des gens sur toutes les marches du théâtre ... Vous auriez devant les yeux la réalisation de votre rêve : la communion totale du public et des acteurs ... C'est une revanche magnifique. Le théâtre de la Révolution touche bien, droit et fort, le cœur et l'âme populaire. Vraiment chaque soir, ils prennent la Bastille avec les comédiens ! ...

p.128

Charles Koechlin m'écrit (19 juillet) qu'on a dû refuser, la veille, l'entrée à deux mille personnes.

p.128

Pour la représentation de Danton, les Arènes de Lutèce contenaient 30 000 personnes ; et beaucoup n'ont pu entrer.

p.128-129

20 juillet. – Le matin, visite de Litvinoff. On a fêté, l'avant-veille son 60^e anniversaire, et il a reçu, à cette occasion, l'ordre Lénine. Il vient de clore les sessions de la Conférence des Détroits (Constantinople), à Montreux ; et il se montre fort satisfait des résultats, qui mettent la Mer Noire à l'abri d'une agression. Il dit que l'importance de la Conférence a aussi été en ce qu'on s'y est passé de l'Italie et de l'Allemagne, qui s'imaginaient par leur bouderie l'entraver : car elles se croyaient indispensables, et il n'est pas mauvais qu'elles soient désabusées. Le Japon s'est, bon gré mal gré, plié aux nécessités. Il s'est montré, dit Litvinoff, très modeste. Son représentant Sato, est d'esprit assez timide, voire servile, qui cherche toujours à emboîter le pas à une grande puissance : Allemagne ou Angleterre. Et il a bien fait : car s'il était resté en dehors de l'accord, on ne l'eût plus invité aux Conférences futures des Détroits. Sato est, d'ailleurs, en faible accord avec son gouvernement. Il lui est échappé de dire dans la Conférence : - « Depuis la malheureuse sortie du Japon hors de la S.D.N ... »

Litvinoff manifeste peu d'optimisme pour la situation d'Espagne – (où s'est déclenchée depuis 2 jours une redoutable révolte militaire, fomentée par le fascisme internatio-

nal Le général Franco, chef des rebelles, n'a-t-il pas osé proclamer qu'il veut sauver l'« Europe Occidentale » du communisme russe ? !) – Il ne paraît pas non plus trop confiant dans la durée du Ministère Léon Blum, en France. Mais c'est de l'intérieur seulement qu'il voit monter les menaces proches. –

Il se montre beaucoup plus confiant, en ce qui concerne les menaces extérieures. Selon lui, Hitler a de quoi s'occuper : Danzig, d'abord, l'Anschluss ensuite, dans 6 mois ou l'an prochain (cela est certain) ; puis, le Danube. Il se passera quelques années, avant qu'il puisse se tourner contre l'URSS. C'est assez de temps, pour ne point troubler le calme de Litvinoff. – On sent, au reste, qu'aucune situation désespérée ne l'empêcherait de garder son sang-froid et sa confiance (bien qu'il prévoie qu'une victoire du fascisme en Espagne Républicaine provoquerait d'autres explosions du fascisme en Roumanie, Yougoslavie, etc.).

Il va déjeuner avec Titulesco. C'est un ami déclaré et énergique de l'entente roumano-soviétique. – Mais, dit Litvinoff, il est le seul en Roumanie, parmi les gouvernants.

J'ai fait allusion au complot ukrainien-russe blanc contre la délégation soviétique, qu'on a récemment éventé à Genève. – (Litvinoff feint de n'en rien avoir entendu) – et je dis que lui et Titulesco sont entourés de dangers. – Litvinoff dit, en souriant, que sans dangers, cela ne vaudrait pas la peine de vivre.

p.129

Dans l'après-midi, visite de l'excellent Claude Salives, de Genève, - le seul libertaire de mes amis qui ait fait le grand effort de conscience de comprendre et d'approuver l'héroïque nécessité du communisme soviétique, - et qui condamne le meurtrier esprit de négation et de destruction de ses anciens compagnons anarchistes. Comme il le dit, le haut anarchisme est un but, un idéal, après victoire. Il ne peut être un principe d'action, pour aujourd'hui. Il est cette société sans classes, qui est le rêve, qui est la volonté de la Révolution prolétarienne. Mais pour l'atteindre, il ne peut se passer de cette révolution et de la sévère discipline qu'exigent ses combats.

p.130-131

Je voudrais ici noter quelques ré-

flexions intimes – profondes – enfermées dans le secret de ma pensée. Presque jamais, au cours de ces notes, je ne puis les écrire. (Et peut-être que je ne le veux pas). On voit le flot tumultueux des jours. On ne voit pas, au fond, le terrible silence au fond des mers.

Je m'agite beaucoup. L'activité sociale me prend les neuf dixièmes de mes heures. Je parais aussi occupé d'une multitude de questions personnelles – hommes et choses –. Et dans les pages mêmes qui précèdent ces lignes, j'ai inscrit avec une hâtive attention ce qui se rapportait à des représentations d'une de mes pièces. J'ai semblé jouir de son succès, de ces tardives acclamations du peuple de Paris.

Au fond, je suis terriblement détaché de tout cela – fortune, in fortune. – Je porte, depuis les premiers jours de mon existence, la blessure d'y être entré. A peine enfant, prenant conscience du monde où j'étais jeté, j'en ressentais l'horreur et la pitié. Je n'ai jamais pu prendre mon parti des conditions sur lesquelles est basée l'existence. Je n'ai jamais pu passer l'éponge sur le combat féroce qui se livre sourdement et sans répit, sous le rideau, sur le massacre des animaux, sur le massacre des hommes entre eux. Je me sens complice et sans nul moyen de m'en dégager. J'en porte en moi la douleur éternelle, éternellement persistante sous les agitations et sous les joies passagères. J'aspire après être sorti de la terre, à n'y plus jamais rentrer.

Mais puisque j'y suis, malgré ma volonté, puisque j'y suis soumis à ses lois, - je les accepte virilement pour la durée qui m'est assignée et je tâche de remplir le mieux qui m'est possible le rôle qui m'est assigné. Le mieux possible pour mes compagnons hommes et pour moi. Je sais que ce n'est guère, et que mon rôle – (que le plus beau des rôles de ceux des hommes qui sont le plus favorisés) – est un bien pauvre jeu. Mais quel qu'il soit, il faut le jouer. Il faut tâcher de s'y passionner, afin d'y mettre son meilleur. – Le rêve qu'on crée, le rêve que l'on est, après quelques jours sera brisé. Il n'est rien de plus qu'une bulle de verre irisé. Mais ce qu'on fait, il faut le bien faire. On en a plus de paix à ne plus être, quand on peut se rendre ce témoignage qu'on a été.

p.131-134

Hugo Hertz, de Hamburg, que je

connais depuis plus de douze ans, a réussi à sorti d'Allemagne, pour quelques semaines. Il vient de Zurich, pour me voir (23 juillet). Il n'est pas en mauvais état de santé, mais au moral, presque désespéré. Il dit qu'il a plus d'une fois songé au suicide. Cependant, Hamburg est, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, privilégiée. Les nazis n'osent pas trop ouvertement s'y livrer à leurs brutalités. Hamburg a trop de consulats étrangers, qui sont des témoins. Et elle a besoin de grands exportateurs. Il faut bien ménager les Juifs. La population est d'ailleurs, restée toujours plus libre d'esprit qu'ailleurs. Il n'y a pas 20 % des habitants qui disent entre eux le « Heil Hitler ! » - La situation des Juifs varie selon les pays. C'est en Hesse et en Saxe qu'elle est la plus misérable. Aussi, probablement en Bavière, à part Munich. Les grandes villes sont plus ménagées. Surtout Berlin, qui compte 200 000 juifs. Les banquiers juifs sont protégés. Ils sont nécessaires. On les utilise dans les emprunts, les souscriptions, etc. Il n'y a pas eu d'expropriation de fortunes. Ce ne sont pas non plus les très pauvres, qui sont le plus atteints. Ils n'avaient rien, ils n'ont rien. Ils bénéficient des secours de l'Etat, comme les autres pauvres. – C'est la classe moyenne, qui a le plus à souffrir : avocats, médecins, professeurs, petits marchands. On leur enlève tous leurs moyens de vivre ; et il leur est impossible d'émigrer, puisqu'ils ne peuvent emporter aucun argent. – Si le monde ne leur était pas fermé, s'il consentait à recevoir (répartis entre tous les pays) 10 000 jeunes juifs par années, pendant 10 années au bout de 10 ou 20 ans, la question juive serait liquidée : les jeunes seraient partis, et les vieux seraient morts. – Les lois ne les persécutent pas, à proprement parler, mais elles les étouffent, en les séparant du reste de la nation. Dans les grandes villes, comme Berlin, ils ont la liberté de se réunir, dans leurs restaurants, leurs cabarets ; même la loi autorise un Judisches Kulturbund, qui organise sa vie intellectuelle, ses concerts, son théâtre, - mais réservée aux seuls non aryens. Rien ne s'oppose à ce que tel grand artiste juif de l'étranger vienne s'y faire entendre. Mais il n'en a pas le désir : car il n'a rien à gagner, il ne peut rien emporter d'Allemagne, et il est humilié. — Le racisme est à la fois abominablement oppressif et inconséquent. Il prétend préserver la race allemande des infiltrations non aryennes. Mais il

est obligé de les accepter: Hugo Hertz a épousé une aryenne. Sa femme est citoyenne allemande. Lui, non. Mais si son fils épousait une aryenne (ce qu'il peut), lui et ses enfants seraient aryens. C'est se moquer de la théorie ! Alors, à quoi bon cette ridicule exigence de faire la preuve de ses parents et grands-parents aryens ? C'est qu'il a fallu s'adapter aux nécessités : le nombre des mariages mixtes était si grand, qu'on a bien dû transiger. – Au fond, selon Hertz, le racisme est un simple et grossier expédient pour prouver au peuple dont il n'a réalisé aucune des grandes réformes promises, qu'il a fait quelque chose : les Juifs sont le bouc émissaire ; ils paient pour tous les autres, qu'on ne frappe pas.

Hertz distingue entre le peuple allemand et le gouvernement nazi. En beaucoup d'endroits, le peuple se montre humain et compatissant pour les Juifs ; mais il a peur ; tous ont peur. Sauf dans les fortes villes, comme Hamburg, où il arrive, comme au 1 avril dernier, que par protestation contre le gouvernement, on aille ostensiblement acheter chez les Juifs ! Ailleurs, dans les campagnes isolées, on voit souvent les paysans subvenir à la misère de vieilles gens israélites.

Ajoutez que des deux éléments alliés, mais nullement d'accord au fond, et profondément séparés par essence, - la Reichswehr, l'armée (le vrai pouvoir durable), et les nazis, - le premier n'accepte pas les dogmes stupides du racisme. Hertz est convaincu que l'armée se sert de Hitler et de ses lieutenants. – Il voit dans Hitler un fou, sans intelligence vraie, sans conscience, doué d'un énorme pouvoir de suggestion et de séduction, dont il use sciemment et cyniquement. Il suffoque lorsque Macha dit : - « Après tout, on peut être fou et non sans génie. Ainsi, Nietzsche ... » Hertz s'exclame : - « On ne compare pas de tels noms ! Nietzsche n'était pas fou, quand il écrivait. Il est devenu fou après qu'il a écrit. Hitler n'a aucune valeur, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il pense. » – Et il s'étrangle de rire, quand Macha dit : - « Je ne comprends pas comment on peut exiger d'un peuple le salut « Heil Hitler ! ». Si j'étais Hitlérien, je ne pourrais le faire, j'aurai honte... » Hertz pouffe et glousse : - « Mais justement ! Vous ne pourriez jamais être Hitlérienne ! » - Il dit que la principale force de l'Hitlérisme lui est

venue de la jeunesse chômeuse de la petite bourgeoisie et du Lumpenprolétariat, qui n'a jamais su ce que c'est que le travail, et qui n'apprend rien, qui ne sais rien, - qu'en général l'état intellectuel de la jeunesse allemande est misérable, et que si cela continue ainsi 20 ans, c'en sera fini de la grande Allemagne des penseurs. Il n'y a plus rien, plus de littérature, plus rien que l'armée et les sports.

Il dit : - « Nous du moins, les Juifs, nous avons derrière nous nos siècles de persécutions, qui nous soutiennent, qui nous tiennent droits. Mais les autres, ceux qui ne sont pas Juifs, comment font-ils pour résister ? Comment peuvent-ils vivre sous la honte ? ces grands professeurs, ces Kretschmar, ... qu'ils doivent souffrir ! »

Il voit pourtant avec surprise, avec estime, chez les protestants l'esquisse d'un mouvement de résistance.

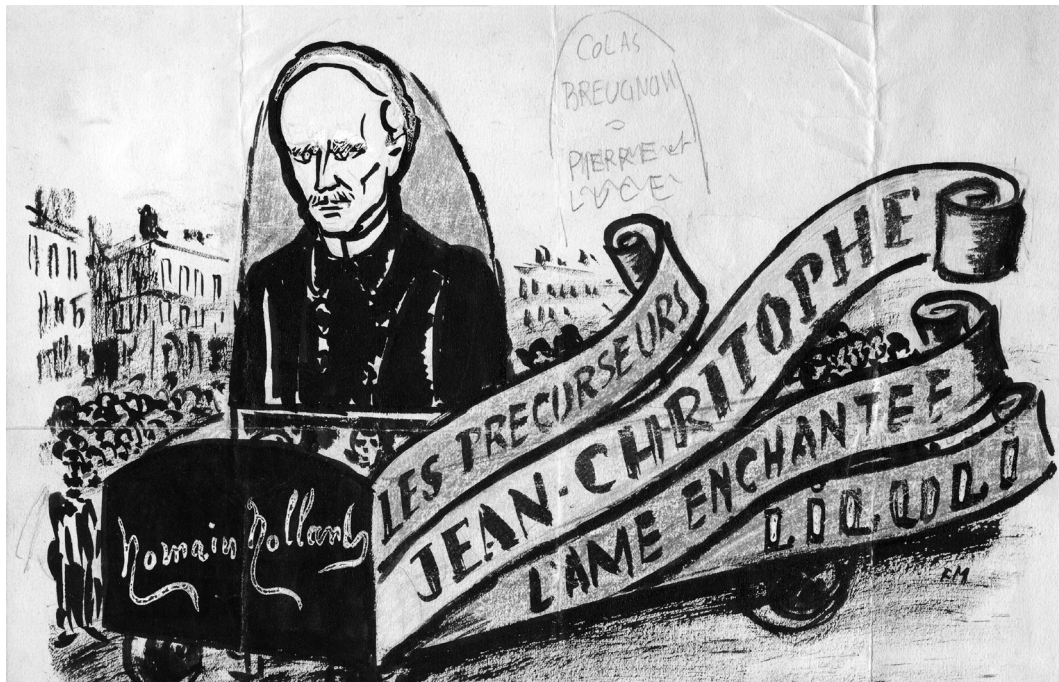
Il est un radical-socialiste, nettement hostile aux communistes : (il n'ose pas trop le montrer, car il sait sa sympathie pour le communisme) ; il a connu très bien Thaelmann, depuis ses débuts politiques. Ils étaient candidats, dans la même circonscription de Hamburg. Hertz essayait de persuader Thaelmann de ne pas suivre aveuglément les directives de Moscou. Mais T. répondait : - « Quoi que Moscou m'ordonne j'obéirai. » - Aujourd'hui, du moins, Hertz admet l'alliance de tous les partis de gauche contre le fascisme, - (quoique, personnellement, il ne tienne pas, semble-t-il, à rien risquer.)

Il ne savait rien de ce qui se passait en France, de ce puissant Front Populaire, - de sa genèse, depuis le Congrès d'Amsterdam, que je lui retrace. Il en est très frappé, enthousiasmé.

Il ne connaissait rien non plus de mes écrits depuis 4 ans ... Il dit que la presse nazie se garde bien de faire savoir que j'ai pris parti contre Hitler, qu'elle fait le silence sur mon nom, - ou même, qu'à l'occasion de mon 70^e anniversaire, certains journaux, comme la Frankfurter, ont parlé de moi, du point de vue littéraire, sans aucune allusion à mes idées politiques. Je suis resté trop populaire en Allemagne, pour qu'il ne soit pas dangereux de révéler mon hostilité au régime hitlérien.

Le choix des fragments du Journal de Romain Rolland présenté dans ces *Études Romain Rolland* se veut représentatif du moment du Front populaire et de la notoriété de Romain Rolland à cette période. Cependant, dans le temps considéré : avril à juillet 1936, Romain Rolland commente dans son Journal de nombreux autres événements : la mort de Gorki, survenue le 18 juin 1936 ; Max Reinhardt qui veut tourner à Hollywood certaines de ses œuvres ; l'extraordinaire succès de sa pièce *14 juillet* ; le ralliement conservateur de Duhamel ; l'Éthiopie et la S.D.N qui lève les sanctions contre l'Italie ; les relations avec sa sœur, avec Macha son épouse ...

Avec nos remerciements à la Bibliothèque nationale de France et à la Chancellerie des Universités de Paris pour leur aimable autorisation de reproduire. **ML**



« ... Fortement impliqué dans les meetings du Front Populaire (...) Masereel illustre banderoles et tracts. Après le second tour de scrutin, il dessine les plans du « Romain Rolland », l'un des trois chars – avec le « Descartes » et le « Zola » - à représenter La Maison de la culture au rassemblement du 14 juillet 1936 place de la Bastille ... »

Samuel Dégardin. *Histoires sans paroles. Les romans en gravures de Frans Masereel*. Éd. L'Échappée, Paris, 2024, p.238.